

Utopies, voyages & autonomadie

Franck Michel – décembre 2017

1. L'utopie ou la mort

« Avons-nous le droit de jouer sur des paris l'avenir de l'humanité ? »
René Dumont, *L'Utopie ou la mort* (1973).

Réhabiliter les utopies — et non pas l'utopie au singulier (en dépit du titre de son essai) — fut le souhait, guère exaucé il est vrai, de l'écologiste René Dumont qui, dès le milieu des années 1970, s'inquiétait déjà des menaces en tout genre qui détruisent à petit feu notre planète en danger de mort. L'utopie ou la mort donc. La première, pour bâtir et vivre dans une société, plus sûre et plus juste, plus verte et plus ouverte, dans une société surtout « sans mépris ». Près d'un demi-siècle plus tard, le constat n'est pas seulement amer, il est accablant. Malgré les chercheurs, penseurs et autres lanceurs d'alerte qui n'ont cessé de nous informer et nous prévenir des catastrophes annoncées.

Les utopies à repenser

Pour les sédentaires comme pour les nomades, qu'ils soient volontaires ou forcés, saisonniers ou permanents, la notion d'utopie — et la gestation de nouvelles utopies — redevient primordiale. Pour les uns il s'agit d'une question de bien-être et pour les autres de survie. Mais pour que l'utopie, dont le sanglant ^{xx}^e siècle a montré toutes les limites et les horreurs, ne s'évanouisse dans des rêves impossibles ou devenus cauchemardesques, il faut revenir aux fondamentaux, à Thomas More, aux Lumières, puis aux progressistes et autres libertaires. Pour que l'utopie ne soit plus meurtrière, et qu'elle ne fasse pas le lit des populismes en vogue, il aurait jadis fallu écouter un Gramsci plutôt qu'un Staline, et suivre son mot d'ordre aujourd'hui repris de plus belle dans des pamphlets et des manifestations qui ne savent plus trop vers où marcher et vers quoi avancer : « Il faut allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté » (Antonio Gramsci, in *Cahiers de prison*, lettre à Carlo rédigée le 19 décembre 1929). La phrase est belle, comme l'utopie. Cependant l'appliquer dans la vie et au quotidien est hélas moins évident, il suffit de regarder autour de nous...

En parcourant le monde, l'envie de le changer dans l'espoir de le bonifier augmente. Il apparaît que l'acte de voyager est peut-être un heureux déclencheur de prises de conscience de la fureur ambiante et des injustices régnantes. Larguer les amarres c'est miser sur un nouveau cap, à passer et à dépasser. Voyager, c'est dépasser le fait de circuler pour oser partir à la rencontre, avec les hôtes et les autres. Des exilés aux expatriés, l'utopie est ainsi au voyage ce que les épices sont à la cuisine : le bon goût de l'ailleurs. Celui-ci, étrange et pimenté, révèle une saveur qui nourrit souvent l'espoir d'une autre vie.

Photographie 1. Art urbain dans la petite ville de Haguenau, en Alsace, 2017



Source : Franck Michel

Si le routard se met *en route* et le vacancier se met *en vacance*, l'utopiste qui voyage se met *en congé* du monde qu'il connaît et souvent subit pour en repenser voire en habiter un autre, à défaut de le reconstruire. Un autre monde est toujours possible pour celle ou celui qui sait voyager. Mais toute utopie doit être forgée avant d'être assemblée, tout comme l'imaginaire en voyage comme au pouvoir relève d'une *re-création* avant d'aboutir un jour, peut-être, dans le réel. L'utopie n'est réaliste que si elle passe avec succès l'épreuve indispensable du vécu, de l'expérience, du passage à l'acte. Car, comme l'explique Rutger Bregman, les utopies réalistes — et donc réalisables — existent bel et bien, elles sont même un formidable antidote au déclinisme ambiant dans lesquelles végètent nos sociétés modernes.

Dans son essai, *Utopies réalistes* (2017), l'historien et journaliste néerlandais montre par exemple que l'ouverture des frontières n'est pas un fantasme insupportable, pas plus qu'une folie génératrice d'angoisses et de peurs irrationnelles, mais une sage décision humaniste qui pourrait s'avouer salutaire dans un monde qui bouge et qui change. On sait que les réformes s'appellent utopies dès lors qu'il faut patienter pour que des révolutions tentent, souvent désespérément, de les réaliser. Et cette attente s'avère presque toujours longue et décevante.

Mais l'utopie n'est pas que maculée de sang. Pour Rutger Bregman, l'utopie est un peu le carburant qui nous fait vivre, et aussi voyager rajouterions-nous. Et pour lui, oser l'aventure, braver la difficulté, bref «avoir le courage de l'utopie» est aujourd'hui l'unique moyen de construire un monde plus harmonieux et plus juste : «L'incapacité à imaginer un monde où les choses seraient différentes indique un défaut de l'imagination, pas l'impossibilité d'un changement» (Bregman, 2017). Voyager reste l'un des moyens pour retrouver le sens de l'imagination et le courage d'agir. L'utopie et le voyage se nourrissent l'un et l'autre à la fois d'un esprit de révolte et de refondation.

Voyage et utopie font bon ménage lorsque le périple relève plus de l'expérience que de l'excursion. Quand le voyage mue en tourisme, la part d'utopie s'effrite jusqu'à disparaître. En s'organisant, le tourisme s'éloigne de l'utopie dans le sens qu'il ne laisse guère de place au merveilleux de l'imprévu, de l'inconnu et de l'incertain. Le touriste aime plus l'ordre que le désordre. L'utopie, quand elle ne lui fait pas peur, l'encombre plus qu'elle ne l'attire.

Comme l'explique bien Thierry Paquot, dans son essai *Le voyage contre le tourisme* (2014), «le touriste massifié est un habitué du confort, il vérifie tout à partir de son cellulaire, mini-ordinateur, qu'il consulte en permanence et par lequel il communique à ses réseaux qui l'informent en temps réel de ce qu'il doit voir, faire, manger, visiter tout en lui indiquant ses droits au cas où son voyageur ne respecterait pas le contrat.

Ce touriste massifié se met lui-même sous surveillance pour surveiller l'organisation ». Ce touriste rangé ne peut que se méfier de l'utopie qu'il associe soit au chaos soit à la rébellion. Voyager en utopie c'est l'assurance d'un périple délivré de ses chaînes touristiques. Le voyage en toute liberté, sans dieu ni maître, est d'ailleurs devenu un chemin de croix qui n'a rien de catholique si ce n'est son potentiel degré de souffrance. Mais tout pèlerinage n'est pas religieux et certains choisissent de le faire sur les sentiers de l'utopie.

Les mobilités à retrouver

Le voyage lent et responsable, la découverte des cultures, la préservation de la nature, et bien sûr le respect des autres, passent pour des valeurs cardinales d'un tourisme qui se voudrait à échelle humaine. L'utopie s'invite au voyage lorsque les inégalités criantes, les libertés bafouées ou les injustices flagrantes, s'offrent au regard du nomade volontaire qui invite le citoyen du monde à s'engager. Il peut aussi ne rien voir et continuer à visiter comme si de rien n'était ou choisir de s'ouvrir à ce qui se trame autour de lui, prendre des risques et pas seulement des photos, parler avec les habitants de leurs problèmes et pas seulement des siens. Un regard, un geste d'empathie et déjà l'utopie est en marche. Car un touriste-voyageur responsable est d'abord un être humain à l'écoute de son voisin, ici ou là.

L'utopie s'enracine sur le terrain et germe dans nos esprits dès le moment qu'il faut agir, décider, batailler. De voyeur et d'observateur, le touriste ainsi libéré devient peu à peu participant puis acteur du changement, et même acteur de son propre changement.

L'utopiste et le voyageur ont aussi en commun la pratique d'un art de la dépossession, cette indispensable capacité de se dépouiller chère à l'usage du monde d'un Nicolas Bouvier. Ceci rejoint aussi la belle idée de sobriété heureuse d'un Pierre Rabhi, autant valable pour les sédentaires que pour les nomades. L'utopie encourage le voyage à voir plus loin : changer de monde pour changer le monde. L'amour de l'argent, la quête de pouvoir ou l'obsession de profit sont autant de freins à l'idée du voyage et de l'utopie.

Le philosophe italien Nuccio Ordine, dans son très utile manifeste, *L'utilité de l'inutile* (2013), note que l'être humain a besoin de l'inutile comme il a besoin d'air : « L'obsession de posséder et le culte de l'utilité finissent par dessécher l'esprit, en mettant en péril les écoles et les universités, l'art et la créativité, ainsi que certaines valeurs fondamentales telles que la dignitas hominis, l'amour et la vérité ». L'inutile, comme l'étrangeté, l'imprévisible, l'incontrôlable, etc., sont essentiels dans nos vies si nous voulons continuer à nous différencier encore un peu des robots qui bientôt nous supplanteront.

Les robots n'ont pas de désirs, d'ailleurs ou d'amour, ils n'ont pas d'utopies à imaginer, juste des tâches à effectuer. Il semble que le touriste se rapproche aujourd'hui plus du robot et le voyageur de l'utopiste, et ce n'est pas la révolution numérique, avec son intelligence tout-à-l'égo (smartphones, selfies, réservations en ligne, ubérisation...), qui inversera cette tendance anxieuse de notre actuelle modernité-monde.

À l'heure du transhumanisme inquiétant, des nouvelles technologies incontrôlables, des populismes menaçants et d'un ultra-capitalisme plus décomplexé, les utopies « humanistes » manquent à l'appel. Le constat est amer car même si notre époque peut paraître fascinante sinon excitante le rêve et l'action créatrice font défaut.

Comme l'explique Yuval Noah Harari, dans *Homo Deus* (2017), la quête de l'immortalité a remplacé celle de l'égalité, notre monde est aujourd'hui non plus partagé mais divisé, il est fracturé, profondément injuste et inégal. Dieu est bien mort selon l'auteur.

De même, dit-il (lors d'un débat public à New York au printemps 2017), avec un brin d'humour désespéré, « un bon geek californien est désormais capable de faire revenir un Jésus ou un autre Messie/Mahdi sur terre, il suffit de lui laisser un peu de temps et de lui donner beaucoup d'argent ». Notre monde n'est plus seulement fondé sur l'argent, il est également guidé par la finance internationale, ses réseaux, ses multinationales, ses paradis.

D'ailleurs, le voyage semble de plus en plus destiné et même confisqué, non plus par des passionnés de nature, de culture, de rencontres, mais par les affairistes en tout genre.

D'autres utopies, débarrassées des dieux, du pouvoir et de l'argent, existent et sont nécessaires, mais elles convaincront difficilement une masse humaine et planétaire gangrenée par un consumérisme pensé comme indépensable source du bonheur.

Les défis pour renouveler les utopies pour changer le monde et le rendre plus habitable ne font que s'esquisser. Le voyage repensé fait partie des pistes à explorer.

L'historien israélien Yuval Noah Harari brosse une histoire de l'avenir pleine d'incertitudes : « L'aubaine technologique à venir permettra probablement de nourrir et d'entretenir ces masses inutiles sans qu'elles aient même à lever le petit doigt. Mais qu'est-ce qui pourra les tenir occupées et les satisfaire ? Les gens ont besoin de faire quelque chose, sous peine de devenir fous. Que feront-ils de leurs journées ? La drogue ou les jeux vidéo pourraient être une des réponses. Les inutiles pourraient passer toujours plus de temps dans les mondes de la réalité virtuelle en 3D, qui leur procurerait bien plus d'excitation et d'intensité émotionnelle que la glauque réalité extérieure. Une telle évolution pourrait bien cependant porter un coup mortel à la croyance libérale au caractère sacré de la vie et des expériences humaines ».

Nul doute en effet que nos démocraties sont en péril lorsque Google, Facebook, Apple et Cie auront mis la main sur toutes nos données encore humaines, et lorsqu'ils géreront entièrement notre quotidien, nos vies, nos goûts, nos choix politiques et culturels. C'est déjà fait ou en train de se faire et notre impuissance est aussi phénoménale que tragique.

Dans ce merveilleux univers orwellien orchestré par les nouveaux maîtres du monde la liberté n'est plus qu'un vœu pieux ou un vieux souvenir. Comme pour les nouvelles croyances, elle sera imposée par les forts aux faibles ou ne sera pas.

En voyage, les algorithmes ont supplanté notre pouvoir de décision et notre liberté d'expression. Combien sommes-nous aujourd'hui à voyager sans téléphone portable, sans carte bleue, et même sans réservations en ligne de nos billets de transports et de nos chambres d'hôtel ? À l'exception de quelques vagabonds, SDF et réfugiés, qui ne représentent en rien une « cible » de l'industrie touristique, personne ou presque.

Certes, se déconnecter est à la mode, mais seulement pour quelques heures... comme pour prendre un peu de recul pour avancer ensuite toujours plus vite. Notre monde marche sur la tête et ce n'est pas ledit tourisme durable ou responsable, ni même le « *slow-travel* », qui inverseront la donne générale, désormais massive et mondiale.

En 2017, le milliard de touristes qui parcourent la planète a été largement dépassé, et le besoin vital de voyager continuera à faire son bout de chemin, mais personne ne peut prédire aujourd'hui où les touristes se rendront et comment ils voyageront à compter des années 2020.

Trop d'incertitudes et de changements, résolument imprévisibles et ingérables. L'avenir du voyage est à l'image de notre civilisation : en sursis. Le besoin d'utopies, à la fois bienveillantes et révolutionnaires, n'en est que plus criant, plus urgent, plus indispensable.

Alors, l'Utopie ou le Tourisme ? Le Voyage, dans tous les cas...

Pour nous mettre sur le bon sentier de l'utopie nomade, voici deux brèves méditations poétiques, que nous devons à Cristian, roulottier et écrivain-bourlingueur, extraites de son récit, intitulé *Attitude nomade* (2007) : « Les sédentaires sont de grands malades. La preuve, ils vivent tous en maison ». Et « la vie nomade est une œuvre d'art. Je suis un intermittent du voyage ».

Un bel éloge de l'errance choisie et de la liberté nomade.

Un appel aussi à de joyeux détours et le plein de passionnants voyages en utopie !

Photographie 2. L'utopie d'un monde meilleur à l'épreuve du capitalisme, ici à Phnom Penh, au Cambodge, 2015



Source : Franck Michel

2. De l'utopie à l'autonomie, une autre voyage est possible

« Ne partez pas en vacances, restez-y ! »
Toulouse-la-Rose (2008)

Les vacances non seulement pour tous, mais pour toujours. Il fallait y penser. L'utopie est ce qui permet de franchir ce pas, un pas de côté, à contre-courant de l'ordre ambiant et dominant.

De Segalen à Cendrars, l'épreuve du voyage et de l'exotisme sans voyeurisme porte en elle les preuves du trip ou de l'acte de bourlinguer. Bouger et se bouger. Autonomie et nomadisme sont les mots clés qui ouvrent et parfois défoncent les portes du consensus, de l'immobilisme et de la peur généralisée.

Ces deux termes — à l'origine de celui d'autonomie — renvoient à l'indépendance d'esprit, à la liberté d'expression et à la libre circulation des idées, des personnes, bien avant celle des marchandises. Si la planète constitue le socle de tout voyage, la culture en est son moteur.

L'écrivain Nicolas Bouvier nous a informés sur le (bon) usage du monde loin des sentiers balisés du voyage aseptisé, et avant lui le poète Guillaume Apollinaire nous avait déjà invités à retrouver cette lucidité qui fait tant défaut dans notre monde actuel, aussi fiché et numérisé que déshumanisé, en nous suggérant au plus vite de « rallumer les étoiles » pour ne pas sombrer dans les ténèbres hélas annoncées.

Bref, il s'agit toujours, hier comme aujourd'hui, de s'élever pour mieux se lever, et donc de ne pas crever. Surtout sur le chemin d'une belle vie prometteuse qui mène à soi comme vers l'autre et l'ailleurs.

L'humanité n'est rien sans la liberté de mouvement, sans le mouvement et la liberté. Les humains ne sont pas des automates, mais des autonomes, enfin il le vaudrait mieux, c'est précisément ce que cet article inspiré de mon modeste *Manifeste pour l'autonomie* (Michel, 2017) tente ici d'explicitier.

Photographie 3. Vietnam, Diên Biên Phu, 2017



Source : Franck Michel

1. Du rêve à la réalité, l'utopie en action

Vieilles lunes, nouvelles étoiles, si elle convoque sans arrêt le passé, l'utopie a toujours rendez-vous avec le présent. À la fois fille de l'histoire et sœur de la révolte, l'utopie a de tout temps contribué à l'essor des idées : Montaigne, More, Rousseau, Owen, Cabet, socialistes-utopistes, anarchistes puis libertaires, etc., même le grand Victor Hugo jugeait que « l'utopie est la vérité de demain ». À la fin du XIX^e siècle, Oscar Wilde (1891) estimait que l'utopie était le fruit du progrès, et il rappelait cette vérité qui devrait inspirer tous les candidats au voyage : « Aucune carte du monde n'est digne d'un regard si le pays de l'utopie n'y figure pas ».

L'utopie, un territoire à rechercher, à incarner, toujours à explorer, jamais à exploiter. Opposé au marxisme dogmatique, et notamment au stalinisme de son époque, Ernst Bloch, dans les trois volumes de son ouvrage *Le Principe Espérance* (1976-1991), défend la nécessité de l'utopie pour améliorer l'état du monde. À ses yeux, les utopies nous transportent vers le futur, elles nous poussent à l'action. Surtout, l'utopie n'a rien d'une aliénation et permet de repenser l'histoire, à défaut de la guider.

Romain Gary, avec sa *Charge d'âme* (1973) — où les âmes captées portent le nom de « *carburant avancé* » — vient rappeler qu'il faut refuser le scepticisme voire le défaitisme et lutter contre ceux, toujours trop nombreux, que Charles Fourier — l'homme du phalanstère — nommait déjà « les impossibilistes », autrement dit ceux qui croient que c'est toujours impossible. Les changements ne viendront pas de leur part, il faudra donc creuser ailleurs. Du côté de l'écologie politique, peut-être, de René Dumont à André Gorz, et plus récemment d'Alain Lipietz à Dany le rouge devenu vert, à Pierre Rabhi et d'autres. Dans son essai *Écologie et liberté* (1977), André Gorz considère que l'utopie ne peut se contenter du bien-être et doit viser le mieux-être : « L'utopie consiste à croire que la croissance de la production sociale peut encore apporter le mieux-être et qu'elle est matériellement possible ». Quarante ans plus tard, le constat demeure exact, mais le bilan est désespérément maigre.

Questionnant le libre arbitre et l'essence de la révolte, Henri Laborit, dans son bel *Éloge de la fuite* (1985), pense que l'utopie est indispensable à l'évolution sociale et politique des sociétés modernes, ce en quoi elle ne peut s'avérer dangereuse. En revanche, ce qui lui semble dangereux, « c'est le dogmatisme, que certains utilisent pour maintenir leur pouvoir, leurs prérogatives et leur dominance ». Cela dit, avec la révolte à laquelle il ne croit pas, il ne reste que la fuite. Faire l'éloge de la fuite c'est faire aussi l'éloge du désengagement. voire de la résignation. Partir, ce n'est pas seulement mourir un peu, c'est également s'avouer vaincu, déposer les armes, ne plus rien espérer. Fuir ailleurs n'est-ce pas non plus fuir la mort ? La question reste ouverte.

L'utopie n'est rien sans la liberté qui va avec. Liberté de ton, liberté de penser, d'être et d'aller. Et cette liberté ne va pas sans risques : « Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre » écrit George Orwell, dans *La ferme des animaux* (1945). C'est parce qu'elle n'a pas encore été essayée et testée concrètement, ni passée à la moulinette du pouvoir, que l'utopie reste d'une actualité permanente et d'une pertinence claire que seule l'expérience — le passage à l'acte — peut valider ou non. Elle jouit de ce fait du bénéfice du doute.

Photographie 4. Chine, Pékin, 1991



Source : Franck Michel

2. Les utopies ou les socles indispensables d'autres possibles

Voyageant au bout de la nuit noire du monde d'hier, pour le meilleur et pour le pire, Céline fut bien inspiré lorsqu'il déclama un jour que « *le voyage peut être utile, il fait travailler l'imagination* ». C'est tellement vrai qu'on aurait tendance à l'oublier. Car l'utopie n'est pas que la « mère de toutes les dictatures » (*dixit* Jacques Attali), elle est en dernière instance souvent porteuse d'avenir lorsque celui-ci ne parvient plus à s'esquisser, à s'imaginer, à se dessiner. Le voyage relève autant de la fuite que des retrouvailles. Avec le monde comme avec soi : « On part en voyage, non pour se fuir, mais pour se trouver » (Jean Grenier). Il n'empêche que pour se trouver il est parfois nécessaire de fuir. Partir, c'est mieux revenir. C'est bien connu. Beaucoup de gens partent en vacances pour cela. Pour s'oublier. Pour arriver à revenir. Pour repartir au boulot aussi.

L'utopie est trop facilement renvoyée à la science-fiction, au fantôme autrement dit, elle invite pourtant davantage à réinventer un présent libérateur qu'à bâtir un avenir radieux ! Thierry Paquot précise que « les utopistes refusent la violence et, par conséquent, la révolution, ils aspirent à la conquête pacifique du monde au moyen de la contamination volontaire et joyeuse » (cité in Lévy et Lussault, 2003).

L'*utopie* comme lieu de nulle part nous contraint à faire travailler nos méninges et même nos muscles : en effet, on n'accède pas nulle part sans réaliser un véritable effort d'imagination et sans quitter son chez-soi douillet. Bref, voyager. En utopie comme ailleurs. Aller dehors et au-devant des choses de la vie, s'exposer au bruit voire à la fureur du monde.

Dans *Ombres de l'Utopie. Essais sur les voyages imaginaires du XVI^e au XVIII^e siècle* (2011), Alberto Beretta Anguissola explore clairement les récits de voyage qui, bien au-delà de la seule géographie, poussaient toujours plus loin le champ des possibles. « Écrire un voyage imaginaire, c'était un peu comme partir en direction de l'ouest pour arriver aux Indes : il fallait du courage », note d'emblée l'historien dans son livre. Si l'utopie souffre d'une absence de lieu-dit, elle ne fait néanmoins pas l'économie d'un espace-temps. Et c'est toujours l'histoire qui forge le futur. Nul doute donc que la véritable utopie, celle qui promet le bonheur sur terre, ne se situe ni dans un lieu paradisiaque ni dans un avenir radieux, mais plutôt dans un passé fantasmé, idéalisé, réécrit et repensé.

Si paradis il y a, il est perdu, impossible de le retrouver, mais il n'est pas interdit de le rechercher, surtout si cette quête procure rend heureux et nourrit les rêves de nos contemporains. L'utopie rime incontestablement avec nostalgie, avec un regard passionné jeté sur un monde idéal et perdu, sans doute aussi idéal, parce que perdu. Ladite nouveauté ou originalité de toute utopie puise inexorablement dans le passé de l'humanité, faisant émerger ses rêves les plus fous et ses démons insatiables...

Mais l'utopie n'est pas qu'un écran de fumée, loin de là, et du camp du Larzac à la forêt de Notre-Dame-des-Landes, ses combats pour un autre être ensemble sont nourris de soutiens et supports divers : elle se porte même bien à l'écran, y compris dans le champ documentaire dont voici deux exemples.

D'abord, une exposition (Centre Pompidou, Paris, 2006) consacrée à « Voyage(s) en utopie, Jean-Luc Godard, 1946-2006 ». Signature de la modernité et cinéaste iconoclaste, Godard a, comme Picasso, imposé une révolution du regard. Cette exposition ne se projette pas sur écran, mais se déroule dans l'espace. Sorte d'installation où rôde l'esprit de Godard, avec plein de signes et de bon sens, mais sans explications à la clé. L'utopie est présente, au visiteur d'interpréter ce qu'il voit et entend, à l'image de ces deux oliviers placés au début de l'exposition. En se promenant dans l'expo, entre livres cloués et projecteur sur tapis persan, le parfum d'inachevé alimente, en principe, l'imagination du visiteur-rêveur en balade.

Ensuite, plus concrètement, *Voyage en utopie* (en cours de réalisation), un intéressant documentaire, signé Thomas Bornot et Cyril Montana, décrypte « un réveil citoyen au cœur d'un village universel ». Le projet est engagé et passionnant. Il consiste à éviter la muséification d'un village tout entier, Lacoste dans le Lubéron, passé aux mains d'un millionnaire, Pierre Cardin, le tout ayant commencé par l'acquisition de ce dernier du château du marquis de Sade dans la commune. En interrogeant de nombreux acteurs-utopistes et en observant les actions menées ailleurs dans le monde, les deux réalisateurs entendent, grâce à ce documentaire, proposer d'autres alternatives, innovantes et collectives, qui éviteraient aux habitants de se résigner en leur permettant de conserver et dynamiser le patrimoine historique de Lacoste tout en refusant de le céder à des intérêts privés. Un documentaire salutaire qui mêle réflexion sur l'utopie et recherche-action sur un territoire.

Visiter les musées et les expositions, découvrir les trésors du patrimoine rural français, deux exemples où l'utopie se glisse pour nous aider à réfléchir, à agir, à lutter, et à ne pas accepter l'inacceptable. L'utopie suggère une autre piste pour pratiquer un tourisme connecté au réel. Et la culture est indissociable de l'utopie qui voyage. L'écrivain Jean-Christophe Grangé, dans son roman policier *Miserere* (2008), évoque l'importance de l'utopie et par là même, pour survivre, de la culture et de la littérature : « L'homme est fait pour rêver, c'est-à-dire pour combattre et non subir. Et surtout, l'homme est fait pour la poésie. Or, l'utopie est poétique.

Et la poésie aura toujours raison contre le réalisme ». La poésie qu'on décèle dans l'utopie n'exclut pas la politique sous-jacente, tout comme la géopolitique ferait bien de s'inspirer de la géopoétique, ne serait-ce que pour insuffler un peu d'imaginaire aux différents pouvoirs.

Sur *Les sentiers de l'Utopie* (2011), joli titre d'un ouvrage et d'un film d'Isabelle Fremaux et de John Jordan, on ébauche des alternatives pour vivre autrement, on innove pour réaliser de véritables changements sociaux, on défie l'ordre établi pour mieux inventer la révolution culturelle du futur. Le désir d'insoumission et le devoir de désobéissance face aux grandes menaces — sociales, climatiques ou géopolitiques — s'imposent naturellement à tous les acteurs-activistes de ces changements souhaités. Dans ce livre-documentaire sont évoquées des actions dans les aéroports, dans les banques, dans les usines, dans les champs, dans tous ces lieux où se construisent autant l'autogestion que l'autonomie.

Depuis des siècles, et après le paradis pensable, mais perdu de Thomas More, de Rabelais à Fourier, des lieux — de l'abbaye au phalanstère — ont jalonné la route des utopies. De nos jours, communautés autonomes zapatistes du Chiapas au Mexique, zones à défendre des zadistes de France, et dans un autre genre les cités d'Auroville en Inde et de Marinaleda en Espagne, forment toutes, parmi d'autres cas non cités, des exemples de communes utopistes, aussi nombreuses que diverses. Des lieux emblématiques qui ne sont pas à visiter, mais à vivre.

Ce ne sont pas des parcs à touristes ou des zoos humains, mais des territoires d'expérimentation et des sites d'activités qui ne relèvent pas de la muséographie. Les voyageurs en terre d'utopie sont des observateurs-participants et pas seulement des photographes-voyeurs. Des autonomades actifs, pas des automates passifs. L'utopie n'a de sens concret que si elle est accompagnée par des formes d'engagement politique. L'utopie, à l'instar de l'autonomadie, n'a que faire des militants, mais elle a fortement besoin de personnes engagées. Dans des combats dégagés de toute croyance dogmatique ou doctrinaire. L'engagement est libre dans la cause là où le militantisme en est trop souvent dépendant.

Photographie 5. Etats-Unis, New Jersey, 1987



Source : Franck Michel

3. Voyager aux pays des utopies

Le voyage, qu'il soit sur la lune, autour du monde ou autour de sa chambre, est intrinsèquement lié à l'utopie. Même les grands tours puis les bains de mer, les congés payés à l'origine des vacances, le tourisme international « pour tous », furent autrefois des utopies devenues au fil des décennies — et de l'histoire sociale et des loisirs — des réalités pour une bonne partie du globe. Le voyage s'est découvert des utilités, et il est difficile aujourd'hui de voyager pour rien sans rendre des comptes à son entourage. Les départs et les déplacements sont désormais à légitimer, à justifier, à crédibiliser. On est loin de l'utopie. Car si le voyage est utile, ce n'est plus comme jadis pour son imagination turbulente, mais pour sa rentabilité professionnelle, économique ou financière ! Si le trip ne rapporte rien alors, autant rester à la maison...

L'utopie, initialement si importante dans la genèse et la raison d'être du tourisme, et si fondamentale aussi quant à la nature de nos comportements par rapport aux humains et aux lieux, est-elle encore d'actualité ? Les actes de consommations d'espaces, naturels et culturels, relèvent-ils encore de l'utopie ?

Au-delà du fantasme primaire et de l'exotisme de pacotille, et à l'heure du tout-connecté, l'imaginaire et le rêve occupent-ils encore une place de choix dans nos vacances, nos aventures ou nos expéditions ? Rien n'est moins sûr.

Le voyage reste pourtant ce moment unique et propice à l'éclosion des idées utopiques. Les pratiques touristiques ont changé ces récentes années au regard d'une crise économique et d'une situation géopolitique qui forcément contribuent à hypothéquer nos « désirs d'ailleurs » d'antan. Les Nicolas Bouvier se font rares et s'expriment dans les marges du voyage. Les lieux fréquentés il y a un demi-siècle par l'écrivain-voyageur suisse donnent le tournis à l'heure des fermetures et des peurs amplifiées : Balkans, Turquie, Iran, Moyen-Orient, Pakistan, Afghanistan... À part un soldat, un humanitaire ou un reporter, tous au service d'une mission, qui d'autre en 2017 aurait envie de parcourir les fabuleux sites regorgeant des trésors du patrimoine afghan ou, en compagnie des autochtones que le voyageur souhaite rencontrer, siroter un thé attablé à une terrasse de café à Kaboul ? Palmyre en Syrie ou Nimrod en Irak n'attirent plus de visiteurs passionnés d'archéologie, mais des guerriers assoiffés de sang, et demain des investisseurs et de nouveaux bâtisseurs. Voyager dans cette région du globe — comme en beaucoup d'autres — renvoie à de nouveaux impératifs : sauvegarde et sécurité. Le reste attendra. Voyager fait-il encore rêver les gens ? Si oui, ça sera sûrement autrement.

L'utopie n'a plus le vent en poupe tandis que la peur des autres et le confort rassurant d'un quotidien fonctionnel semblent dominer nos vies. Surtout que le « retour » en force et le succès avéré du tourisme enclavé, justement décrit par le géographe Georges Cazes, avec ses niches et ses riches, sont d'une brûlante actualité. Le communautarisme s'invite ainsi dans le secteur du tourisme. On n'arrête pas de voyager, mais les touristes se barricadent et préfèrent rester entre eux, d'où le succès du tourisme de croisière, du tourisme de luxe, de shopping, des seniors, des buveurs de pastis, etc. Ces séjours touristiques entretiennent l'illusion de l'ailleurs avec les autres comme joli décor, mais toujours tenus à distance.

Le repli se nourrit de l'entre soi et la rencontre avec d'autres lieux et cultures n'est plus que le prétexte pour faire ses valises et rechercher un peu de soleil... en général pour oublier un quotidien monotone, stressant ou oppressant. Partir relève de plus en plus de la fuite, de l'évasion, de l'échappée belle ou sinistre, du chemin de croix ou de la guerre sainte, voire de l'ordalie.

Planche de salut ou antidépresseur efficace, fabrique de bonheur ou confortable prison dorée, le voyage est un formidable réservoir de vertus thérapeutiques, pour le meilleur et pour le pire, mais surtout pour les citoyens des sociétés en crise, celles des pays du Nord avant tout, celles qui ont tout (ou presque) et qui en veulent toujours plus...

Notre monde frileux est en voie d'éclatement, alors forcément on s'interroge : le meilleur voyage ne consisterait-il pas à tenter de recréer des formes inédites d'utopies : mobiles, nomades, autonomes ? Et si au fond la meilleure utopie était de voyager autour de chez soi, retisser du lien social au lieu d'aller vérifier si l'herbe est plus verte chez le voisin du bout du monde ?

Partout, de nouvelles utopies émergent et gagnent l'univers des mobilités : de la Patagonie à l'Indonésie, nombre de régions innovent dans ce domaine. Le besoin d'espaces vierges, l'envie de rencontres avec d'autres lieux et cultures. Tantôt la quête du vide, tantôt celle du plein. Le tourisme lui-même n'est rien d'autre qu'une forme d'utopie qui existe officiellement depuis deux siècles. Une utopie qui offre un souffle, un retrait, une coupure avec le quotidien, devenu étouffant.

Dans le cadre du voyage, les utopies actuelles s'affichent plus technologiques (les trips des nomades digitaux, néo-aventuriers, néo-routards, hipsters et job-trotters), techniques (les créations architecturales novatrices, muséographies et spectacles repensés, etc.), que politiques ou sociales (même si l'occupation des places ou des champs – zadistes et cie – relève également d'une autre forme de voyage et de gestion de l'espace public). Les utopies touristiques passent aussi par la forte demande d'ordre spirituelle — consacrée par l'essor des voyages à caractère religieux — l'obsession du bien-être, la quête du bonheur, le bien-manger, l'éloge de la lenteur, le succès de la randonnée et du vélo... Sans oublier le tourisme expérimental dans toutes ses variantes. Se faire tatouer par des autochtones au cœur de la jungle ou planter des patates douces avec des Papous ou des Amérindiens, bref partager la vie des autres pour embellir la sienne est une forme de voyage actuelle très prisée par les jeunes. Porteur de sens, tant qu'il ne dérive pas vers un tourisme dit « humanitaire » et parfois douteux, ce type de voyage confère au rite de passage pour des jeunes qui sont privés depuis longtemps de tels rites initiatiques pourtant si formateurs dans la vie.

Contrairement au tourisme, réduit à la seule fonction de divertissement, le voyage est peut-être l'un des derniers rites de passage opérant et utile pour de nombreux jeunes occidentaux tout particulièrement. Plus un jeune est en perdition et plus un voyage — rédempteur voire thérapeutique — lui permettra de retrouver son propre bon chemin. De même, les échanges linguistiques et les voyages Erasmus, AFS, CEMEA, Service civique, etc., sont de vraies réussites, tant pour l'ouverture d'esprit que celle au monde (comme l'atteste aussi, du *couchsurfing* au *woofing*, l'engouement pour les stages, jobs, travaux à la ferme et séjours universitaires à l'étranger).

Les jeunes voyageurs développent leurs propres utopies qui n'ont plus rien à voir avec l'œuvre maîtresse de Thomas More (*L'Utopie*, paru en 1516), un auteur-pionnier qui a ouvert des portes sur d'autres univers et qui, il y a exactement cinq cents ans, dénonçait ce qu'il nommait « la conspiration des riches ».

Aldous Huxley et George Orwell sont ensuite venus nous faire douter de l'idée que le meilleur des mondes serait pour demain. Avec les risques climatiques et les menaces terroristes, il est plus tentant pour beaucoup de touristes reconvertis d'aller cultiver un jardin, bio comme il se doit, derrière une belle clôture, plutôt que d'aller arpenter les derniers recoins d'un monde devenu malfamé, et lui aussi clôturé. Pourquoi risquer leur peau pour quelques clichés de mer turquoise ou de spectacles traditionnels alors qu'ils ont aujourd'hui accès « à tout » cela (ou presque) par un simple clic sur Internet et sans même quitter leur canapé ?

L'utopie est pourtant nécessaire si l'on ne veut pas s'endormir, il faut bien sortir de chez soi, quitter les siens, pour voir à quoi ressemble le monde. Le vrai, celui qui se dévoile derrière les écrans, de télé ou de fumée, celui qui sent la terre et la mer, celui qui n'est pas virtuel, mais réel, au risque de nous découvrir tels que nous sommes. À la faveur du contexte actuel, où il est devenu impossible de se projeter dans le futur, l'utopie est le moteur indispensable de tout voyage alternatif, qu'il soit formateur, constructif, jouissif... ou suicidaire. Ainsi, pour libérer nos pas de l'industrie touristique plus prédatrice que jamais, la désorganisation des voyages devient un préalable nécessaire pour continuer à « vivre » le voyage comme une véritable « expérience non ordinaire » (selon l'expression forgée par le sociologue britannique John Urry).

Oser se frotter au monde relève sûrement de l'utopie, mais aussi de « l'esprit nomade » d'un Kenneth White et de « l'alternative nomade » chère à Bruce Chatwin. Prendre la route sans dépendre des entreprises qui gèrent nos déplacements et nos nuitées (cela va par exemple de la SNCF et ses tarifs exorbitants aux vols low-cost scandaleux, et de l'injonction à réserver à tout prix, via Booking, Airbnb, Tripadvisor, etc.) exige courage et abnégation de la part de l'intrépide voyageur qui résiste et entend rester libre de son aventure ! Cela vaut la peine d'essayer. Car un jeune qui goûte à la liberté du voyage fait rarement demi-tour. Au contraire, il devient un adepte et se libère peu à peu des chaînes de la sédentarité, des injonctions et du conformisme.

Réinsuffler de l'utopie dans nos pérégrinations revient à explorer de nouvelles frontières du voyage, celles qu'on occulte, celles qui font peur, celles qui déplaisent aussi aux industriels du tourisme organisé puisqu'elles ne finissent pas dans leurs poches.

L'utopie appliquée à l'univers multiple des tourisms et des voyages prend des contours différents selon les personnes et les sociétés concernées. Pour sûr, les utopies, plurielles, forgent nos manières de penser et de nous déplacer, nos capacités de comprendre et d'accepter le monde qui nous entoure.

Voyager sert à reprendre en main son destin. L'acte de bourlinguer invite à ne pas se résigner à dépendre des affres d'une mondialisation incontrôlée. Quand l'ascenseur est en panne, on prend l'escalier et on n'en meurt pas pour autant. Il suffit de monter à pied ! Le voyage exige aussi une bonne dose de courage, de confiance en soi et d'abnégation.

Une bonne dose d'humour est également requise : « Aux Indes, si vous ne priez pas, vous avez perdu votre voyage. C'est du temps donné aux moustiques », écrivait Henri Michaux, dans *Un barbare en Asie* (1967).

Voyager c'est explorer des univers inconnus. Mais vouloir quitter son temps — qu'il s'agisse du mauvais climat météorologique ou de l'époque présente qu'on estime maussade ou déprimante — en quittant un lieu est une complète utopie, dans le sens d'une illusion. Une utopie auquel participe le nomadisme de loisir qu'on appelle le tourisme.

Photographie 6. Russie-URSS, Irkoutsk, 1991



Source : Franck Michel

4. Le nomadisme, une belle affaire pour se tirer d'affaire

La belle affaire des nomades c'est avant tout l'idée saugrenue de « se faire la belle ». Pas de femme en vue, uniquement la route, puis l'horizon. Contrairement aux sédentaires — habitués depuis l'aube des civilisations à stocker, thésauriser, commercer — les nomades sont de fait les derniers résistants contre la société dominante, donc contre la société de consommation.

Une résistance essoufflée et menacée pour la plupart d'entre eux, à commencer par les plus fragiles et les plus démunis. Les plus oubliés aussi, ceux qui sont souvent les plus libres, sortes de derniers des Mohicans qui sortent de leur réserve pour mieux défendre leur communauté, à l'époque des réseaux schizophréniques et des sociétés de contrôle.

La fatalité n'est heureusement pas encore de ce monde et David peut dérouiller Goliath dès lors que le petit s'avoue plus déterminé que le grand : c'est ce qu'en décembre 2016 les Sioux de Standing Rock ont su prouver, à force de contester le projet de construction d'un oléoduc long de 1886 kilomètres (traversant quatre états et pesant quatre milliards de dollars) et de persévérer dans la lutte contre les multinationales tout en dénonçant la violation de leur territoire naturel. Au final de cette âpre lutte collective, il y a la victoire, c'est-à-dire le rejet officiel des autorités du tracé de l'oléoduc controversé du Dakota.

La victoire, rarement acquise, n'est pas qu'au bout du fusil, mais aussi au bout d'un combat social, écologique, culturel ou politique. L'intransigeance paie, les nomades du monde entier le savent très bien, au prix parfois de disparaître de tous les radars...

Malmenés par une modernité envahissante, les nomades restent, malgré le déboisement de la planète et la continuelle stigmatisation dont ils font l'objet, des habitants des confins naturels (déserts, forêts, steppes).

Exclus ou invisibles, ils peuplent également, et de plus en plus, les confins sociaux (lisières, camps, frontières, rues). De par leur mobilité et indépendance, ils représentent l'envers du monde des sédentaires qui ne parviennent pas à assumer la parenté avec la nature qui nous environne encore. Une nature qui, sans verser dans l'écologie profonde et parfois nauséabonde, s'avère plus rédemptrice que répressive, plus hospitalière qu'hostile.

Les nomades sont la chance des sédentaires du futur. Autonomades modèles sans le savoir, ils ont conservé le sens de la liberté et la pratique de l'autonomie que les sédentaires ont rejetés dans les poubelles de l'histoire ou sacrifiés sur l'autel du commerce et de la marchandisation. Sans l'apport de leur regard, les sédentaires que nous sommes presque tous ne parviendront plus à voir au loin, à traverser le brouillard dans nos rues et de nos vies. Leur errance signale la trace indélébile de notre liberté perdue. La recouvrer exige une refondation radicale du mode d'être et de penser de nos civilisations trop gâtées jusqu'à en devenir gâteuses. Des sociétés qui ont perdu de vue le sens du bien commun, des sociétés qui devraient être plus humaines et moins anonymes, des sociétés confortables, mais malades, expurgées de rêves et d'utopies pourtant indispensables.

Le nomadisme nous impose de prendre en compte autant la diversité que le respect, tous deux si nécessaires à notre éveil à l'autre et à l'ailleurs.

Photographie 7. Martinique, Fort-de-France, 2014



Source : Franck Michel

5. Le nomadisme, l'occasion d'envoyer promener tout le monde

Nomadiser, c'est lutter pour sa liberté, qu'elle soit de mouvement ou de pensée. En voyage, surtout lorsqu'on marche, il ne faudrait que rarement demander son chemin à quelqu'un qu'on croise en route, car cela risquerait fort, et ça serait bien dommage, de nous empêcher de nous perdre dans le paysage. Et quoi de plus jouissif que de s'égarer en pleine nature ? Enfin libéré des outils technologiques, l'être humain se reconnecte avec délectation à l'essentiel.

Se perdre n'est pensable et appréciable que si l'on est réellement dépossédé de tout GPS ultramoderne, de tablette rattachée à Google, de smartphone hyper connecté, etc. À ce titre, l'Europe serait-elle devenue aujourd'hui une colonie numérique de l'Amérique ? Sans doute, d'où la bataille pour l'indépendance qu'il nous faut engager. Nomadiser, c'est s'autonomiser.

Pour marcher librement il faut goûter au silence seulement troublé par la musique des pas et le bruit du monde, le son des oiseaux de la forêt étant plus sain que celui des klaxons du périphérique. Éteindre les appareils et rallumer les étoiles. Il faudrait aussi se débarrasser du superflu qui encombre notre quotidien, des écouteurs dans les oreilles à la sonnerie du téléphone, en passant par l'injonction sociale, totalement idiote, qui nous conduit à circuler toujours plus vite. Comme si on courait après la vie qui sans cesse nous échappe, alors qu'il suffirait de ralentir pour mieux en profiter, avec sagesse et intensité.

Bien marcher c'est déjà avancer dans le bon sens et aller mieux au quotidien. Pour cela, se promener le nez en l'air et ne pas regarder par terre, c'est se rendre disponible au monde plutôt que de voter avec ses pieds. C'est décider plutôt que subir. La défense n'est pas toujours la meilleure attaque, car la résignation et l'attente freinent nos capacités de contester et d'agir.

Ces divagations jubilatoires sont vitales si l'on souhaite concrétiser par des actes, souvent marcheurs jamais marchands, l'esprit autonomade qui nous habite. L'autonomadie est au voyage ce que les chemins de traverse sont à l'aménagement du territoire : une accalmie, une libération, une respiration, une invitation.

Fondée sur l'échange et le mélange, l'autonomadie ne peut en aucun cas faire l'économie de la rencontre, fondamentale. Alexandra David Néel, exploratrice qui a fait de sa vie une aventure, considérait que « voyager sans rencontrer l'autre, ce n'est pas voyager, c'est se déplacer ». Une lapalissade utile à rappeler à l'ère des flux.

Au moment où l'histoire se nationalise et où tant de prétendants aux égos surdimensionnés aspirent à y entrer, il est préférable, me semble-t-il, d'aller se perdre et parfois même fuir et se réfugier dans les apories de la géographie.

L'autonomade privilégiera le détour à la ligne droite, le chemin noir à l'autoroute, la douce colline à l'affreux rond-point, la déroute débonnaire, mais volontaire à la route qui trace, traque voire arnaque. Car l'émerveillement du sentier n'a rien à voir avec le charme du goudron.

Féru jusqu'à l'absurde d'aménagement urbain, rural, péri-urbain ou hyper-rural — la France est « le » pays des ronds-points — l'État est avide de pouvoir et récuse sans ménagement toute idée de nomadisme. Et de libre circulation. Opposé au sédentaire-rangé, le nomade-errant est l'ennemi désigné, commode bouc-émissaire en période de crise : « C'est vrai que les nomades n'ont pas d'histoire, ils n'ont qu'une géographie. Et la défaite des nomades a été telle, tellement complète, que l'histoire n'a fait qu'un avec le triomphe des États », écrivaient Gilles Deleuze et Félix Guattari, dans *Mille plateaux* (1980).

À ce jour, le nomadisme propose le rapport le plus équilibré que l'homme ait instauré avec son environnement. Mais cette belle et rebelle liberté dérange et perturbe même l'ordre économique établi, car elle remet en cause nos propres comportements, consuméristes et dévastateurs, tant pour la nature que pour la culture.

Si l'acte de voyage nous tire d'affaire et nous soutire aussi du pognon, une question essentielle demeure : un hippie dans la soixantaine et déconnecté du monde réel peut-il encore croiser un hipster dans la vingtaine et sur-connecté dans son monde virtuel ? Est-il encore imaginable qu'un SDF puisse voyager côte à côte avec un VRP dans un train à petite vitesse ?

Voilà deux univers opposés ou plutôt qui s'ignorent, quatre voyageurs que tout semble séparer, à l'exception de la banquette qu'ils partagent, peut-être, au café ou dans un wagon ! La pensée complexe nous éloigne cependant de la tentation manichéenne d'explication des formes de nomadisme. Le nivellement par le bas n'est jamais loin : on voit déjà, en filigrane, les hyperactifs répliquer aux oisifs, les inclus aux exclus, les gagnants aux perdants. L'invective a remplacé le dialogue qu'il faudrait pourtant relancer ensemble.

Gilles Deleuze, encore lui (qui disait, avec son emphase géniale et joviale, qu'on pouvait certes être con, mais pas au point de vouloir voyager !), écrivait cette phrase on ne peut plus juste : « On écrit l'histoire, mais on l'écrit toujours du point de vue des sédentaires ». Histoires des peuples vaincus, oubliés, massacrés, disparus, la liste est longue des absents de l'histoire officielle ; l'histoire racontée par les peuples nomades en fait également partie. Il faudra leur redonner la parole ne serait-ce que pour rééquilibrer les forces en présence sur le champ de l'âpre bataille des idées.

Photographie 8. Inde, Amritsar, 2016



Source : Franck Michel

6. Les multiples vertus et contradictions des nomadismes pluriels

Au risque d'être un peu caricatural, les nomades peuvent se répartir en trois catégories, aux réalités très diverses : les nomades qui meurent (les super traditionnels!), les nomades qui naissent (les réfugiés syriens ou les nouveaux pauvres), les nomades qui gèrent (Roms, job-trotters, néo-travellers, nomades numériques, start-uppers exotisés, touristes divers et surtout d'été).

Évidemment, d'un côté le Gitan andalou qui campe et gratte pour survivre et, de l'autre, le vacancier de Düsseldorf qui bronze à Ibiza, ne « gèrent » pas exactement de la même manière leur nomadisme.

De nos jours, au chapitre des nouveaux nomades, il y a surtout les nomades d'en haut et les nomades d'en bas, deux types de nomadisme très différents ne laissant guère de place pour un éventuel purgatoire ou une sorte d'entre-deux. On croirait relancée la lutte des classes. Les deux courants prônent le changement de modes de vie et s'accordent sur l'idée qu'un autre monde serait possible. Mais, devant ce raccord de façade, leurs visions s'opposent dans presque tous les domaines ! Voici un petit florilège des spécificités et des divergences des deux camps.

- D'un côté « l'élite hors-sol », des hipsters en grande partie dépolitisés aux bio-bobos urbanisés plutôt aisés, auxquels on peut rajouter la caste des voyageurs dans son acception la plus large. Ils sont hyper-connectés, habitués à l'hyper-mobilité : ils sont *job-trotters* (version *high-tech*), nomades digitaux, ils deviennent souvent expats et parfois patrons. Leur leitmotiv : « On change de vie à défaut de pouvoir changer le monde ». Souvent plus libertariens que libertaires, leur philosophie s'accommode assez bien de ce qu'on pourrait nommer « l'égotrip », mêlant les bonnes affaires à l'individualisme triomphant. Leurs armes fatales : les gadgets de chez Apple et le Selfie. Leur façon de bivouaquer se résume à « camper le monde », toujours et partout. Leurs maîtres-mots sont l'avoir et le bien-être. Leur fantasme : la gloire.

- De l'autre côté, c'est moins glamour et plus terre-à-terre : « les migrants en quête de sol », des Roms aux réfugiés en tout genre, il s'agit avant tout de « nomades forcés » auxquels s'ajoutent, dans un autre style, les « nomades décroissants », à savoir les indignés de partout, les zadistes de chez nous, les néo-ruraux et autres *travellers* et boulingueurs alternatifs. Ils sont peu ou pas connectés (sauf dans le cas des migrants ou des militants), habitués à une mobilité lente et à une vie sobre : ils sont *job-trotters* (version « galère »), nomades de la zone, militants politiques, altermondialistes, écologistes, féministes, ils deviennent autonomes et parfois travailleurs indépendants. Leur leitmotiv : « On tente encore de changer le monde avec le risque de tout perdre ». Souvent plus à gauche que vraiment libertaires, ils ont en commun un anticapitalisme radical (sauf dans le cas des migrants, cas spécial s'il en est) et leur philosophie renvoie plutôt à « la recherche de la liberté et du bonheur », quelque part entre révolte populaire et sobriété heureuse. Leurs armes fatales : la culture de combat pour les libertés et le Tag. Leur façon de bivouaquer se résume à « camper sur place », ici et maintenant. Leurs maîtres-mots sont l'être et le savoir-faire. Leur fantasme : la révolution.

Communément, les nomades du travail (dans la rue, en quête d'emplois, de plus en plus rares) et les nomades du loisir (sur la route, en quête de vacances, de moins en moins exotiques) se croisent l'été sur les plages et le reste de l'année un peu partout, entre le boulot et le bistrot. De nos jours, néanmoins, les différences s'amenuisent drastiquement entre ces deux pistes nomades désormais en interférence.

Il y a les gens en voyage et les gens du voyage, ce ne sont pas les mêmes, mais ils peuvent se retrouver à l'occasion (la rencontre n'est jamais impossible seulement difficile, et pour céder à la boutade facile, il y a même des acteurs qui cultivent la terre, comme quoi les gens du cinéma croisent les gens du jardin, tout reste donc possible, il suffit de reprendre ou répondre à la pelle). Le vaste panel offert par la mobilité contemporaine est particulièrement hétéroclite.

Comme l'écrivait joliment Zygmunt Bauman dans *Le coût humain de la mondialisation* (1999) : « Les vagabonds constituent le déchet d'un monde qui se consacre entièrement au service des touristes ». Vif et cru, mais bien dit. « Les touristes voyagent parce qu'ils le veulent ; les vagabonds parce qu'ils n'ont pas le choix. On pourrait dire que les vagabonds sont des touristes involontaires ». Les migrants forment aujourd'hui une nouvelle colonne/colonie de touristes involontaires. Les nouveaux vagabonds du rail, échoués dans la gare de Budapest par exemple, sont les réfugiés orientaux qui tentent en désespoir de cause de refaire leur vie dans un monde occidental qui, lui, déraile sur la voie du populisme et bientôt de l'autoritarisme.

Nos gouvernants et nos administrés se trompent malheureusement souvent de combat, ils regardent par la fenêtre alors que la maison brûle. Ils nous assènent et fatiguent avec l'emploi, la croissance, le « récit national » et d'autres délires identitaires. Les défis autrement plus vitaux sont pourtant immenses et urgents : réinventer le travail sans emploi, viser une décroissance sans austérité, affiner le défi du revenu universel, créer d'autres formes de partage, se pencher sur les énergies renouvelables, repenser totalement le modèle éducatif, réinstaurer de la solidarité qui relève de la citoyenneté et non de la mendicité, lutter contre la financiarisation du monde, etc.

L'autonomadie est une alternative à la sinistrose ambiante, à la déliquescence des liens qui unissent les êtres humains entre eux, à la routine, à la standardisation, à la lobotomisation, à l'immondialisation, à la surconsommation, à l'enfermement communautaire et au repli sécuritaire. L'autonomadie relève plus de la philosophie que de l'idéologie. Elle ne sauvera sans doute pas le monde, mais elle lui permettra peut-être d'éviter un effroyable désastre.

Ne soyons pas seulement indignés devant l'état délabré du globe et les situations d'injustices qui nous révoltent, devenons nous-mêmes — dans les pas de Gandhi et d'autres grands marcheurs de l'Histoire — les acteurs des changements à venir et les créateurs des nouvelles utopies à promouvoir. Le voyage stimule l'esprit nomade et affirme le besoin d'autonomie, aux niveaux individuel et collectif.

Quant à l'autonomadie, il est un explorateur de l'imprévu, un preneur de risques, un libertaire curieux de tout, un contrebandier d'idées compulsif, un décabosseur d'égo, un hédoniste engagé, un humaniste rieur, un voyageur sans bagages honnissant tout circuit organisé, mais colportant des pensées vagabondes sur ses chemins de traverse. Il peut et doit bousculer le monde. Ce dernier le mérite malgré sa dérive.

Comme le disait il y a plus d'un siècle la féministe Emma Goldman : « L'avenir appartient à ceux qui osent. Quand on ne peut plus rêver, on meurt ». Vivons ! La vie est tellement belle qu'on mourrait pour elle...

Cela dit, le monde compliqué dans lequel nous vivons et composons ne peut plus évoluer sans se référer à des raisonnements et réflexions plus complexes : la simplicité est mortifère, les raccourcis hasardeux, et le manichéisme — politique ou économique — inadapté si on souhaite rester en phase avec le réel qui nous entoure, et avec la société tout entière.

L'utopie entend libérer le présent plutôt que suggérer un avenir merveilleux : « Les utopistes refusent la violence et, par conséquent, la révolution, ils aspirent à la conquête pacifique du monde au moyen de la contamination volontaire et joyeuse », écrit Thierry Paquot (2003). Voilà une définition qui complète bien l'idée qu'il faut, coûte que coûte, conserver la capacité de s'émerveiller.

N'omettons pas que sans plaisir et sans joie, la vie serait d'une grande tristesse. À ce titre, le rire est aussi un formidable rempart contre la barbarie, rappelons-nous-en. Surtout quand l'idée de se plaindre et de faire la tête, ou encore de se vanter, s'apparente en France à un terrible sport national trop souvent partagé.

Photographie 9. France, Oloron, 2016



Source : Franck Michel

7. Des damnés de la terre aux touristes terre-à-terre

Si les migrants et les nomades effraient les « bons Français » (dixit Pétain et ses épigones) et font l'objet de mesures douteuses qu'en haut lieu on nomme pudiquement « d'éloignement » — pour signaler l'expulsion ou l'enfermement —, les visiteurs étrangers sont accueillis à bras ouverts, surtout (voire bientôt uniquement) s'ils sont fortunés, dotés d'un aguichant compte bancaire et d'un visa en bonne et due forme.

L'exotisme, par contre, n'a pas de frontières, on l'oublierait presque, dans l'ambiance délétère du moment. La mise en tourisme de la planète est en marche. Cela se déroule avec la bénédiction des autorités — et des chercheurs, des scientifiques et bien sûr des acteurs économiques de tout poil — qui font, ici comme ailleurs, du développement touristique une priorité « nationale ». Rappelons néanmoins qu'un pays s'appauvrit terriblement quand son gouvernement se voit tenté par le développement massif d'une forme de monoculture touristique.

Autrefois, ce fut parfois le sort de telle ou telle république bananière d'un petit pays dudit tiers-monde, aujourd'hui cela peut devenir le cas d'un pays comme la France, dont la tiers-mondisation en cours n'est plus ni un mystère ni une surprise. Tout miser dans l'industrie des loisirs et dans le « terroir-caisse » revient à hypothéquer le destin d'une région ou d'un pays. D'autant plus lorsque le risque d'attentats sur fond d'état d'urgence perdure.

À l'échelle mondiale, la France ne faisant pas exception, les écoles, l'université, la recherche, les savoirs sombrent peu à peu dans le créneau et le piège du management, y compris les humanités (ou « sciences humaines », mais le terme est moins avenant) ce qui est plus étonnant.

Par exemple, après avoir été souvent embrigadée au service du colonialisme, l'ethnologie est progressivement passée au service du tourisme et, plus que jamais, du patrimoine, qu'il soit culturel ou non. Préserver un site ou un événement ne vaut plus que pas sa capacité à rapporter de l'argent... ce qui passe le plus souvent par le fait d'attirer un grand nombre de touristes, si possible étrangers.

Un mot peut être tout et son contraire. Le terme « hospitalité » par exemple. Il est dérivé de deux mots latins, que tout oppose, *hospes* et *hostis*. Ainsi, *hostes* c'est l'hôte ou celui qui reçoit, tandis que le terme *hostis* c'est clairement l'ennemi. Convivialité et conflictualité. Le fait de déclarer les hostilités n'incite guère à l'hospitalité qui est une notion contradictoire.

Elle se réfère à l'étranger, à la fois enrichissant et dangereux, vecteur d'échange et être menaçant. « Je t'aime moi non plus », l'altérité n'a jamais été simple, hier comme aujourd'hui, surtout si l'autre en face est « tout autre », comme l'écrivait déjà le spécialiste allemand des religions, Rudolf Otto, dans son œuvre majeure, *Le sacré* (1917). Otto est aussi celui qui a créé le concept de « numineux » — du latin *numen*, qui se réfère à la divinité — qui confère à un « mystère » s'avérant à la fois terrifiant et fascinant.

L'étranger, du fait de son altérité radicale, recouvre cette double nature. La dictature aussi (si besoin de preuve, revoir *Le triomphe de la volonté*, le film de Leni Riefenstahl, sorti sur les écrans nazis en 1935).

Le rapport à autrui ne fait pas l'économie de la pensée complexe telle qu'elle fut définie par Edgar Morin et d'autres. L'accueil de l'Autre qui est vraiment « autre » donc différent — comme aujourd'hui pour les milliers de réfugiés en quête de « refuge » dans une Europe de plus en plus cadennassée — oscille sans arrêt entre l'envie de richesse dans le partage et le risque ou la peur dans la rencontre avec l'inconnu.

L'ouverture d'esprit ne se décrète pas, elle se décide et se vit. En dépit d'une certaine croyance populaire qui persiste, et avec un brin d'ironie, on peut honnêtement considérer que « l'esprit d'ouverture n'est pas une fracture de crâne », selon la belle expression de Pierre Desproges.

Et comme le disait Frank Zappa, gratteur-penseur d'une époque d'ouverture révolue, celle où des utopistes croyaient acheminer l'imagination au pouvoir, « l'esprit c'est comme un parachute, s'il reste fermé on s'écrase ». Il faut donc l'ouvrir, surtout par le mauvais temps voire pendant la tempête qui menace aujourd'hui nos fragiles démocraties.

L'ouvrir aussi, car l'indispensable esprit d'utopie (re)surgit lors des périodes de grandes mutations et/ou de fortes turbulences politiques et sociales.

Tout voyageur épargné par le désespoir réfléchit au sens de sa vie et non pas à sauver sa peau. Un luxe. Le nec le plus ultra. Ce voyage-là est propice à la bonification. Mais son voyageur, même fauché, ne peut être désespéré. Qu'on se le dise, un tel voyage d'agrément ne souffre d'aucun désagrément sinon intérieur : loin d'être une fuite en avant, le voyage est un commode remède pour se retrouver. Opter pour un aller simple est alors l'option préconisée.

Mais cela vaut pour le cas d'un périple consentant et non pour un embarquement forcé : « Seul le voyage sans billet de retour peut nous sauver de la famille, du sang et de l'esprit de clocher », consigne Dany Lafférière, dans *L'énigme du retour* (2009).

Photographie 10. Brésil, Belo Horizonte, 2014



Source : Franck Michel

8. Tourismes divers, durables et du rabais

Le voyage s'inscrit et se nourrit du passé, le tourisme également surfe sur cette manne. Dans sa passionnante *Histoire du monde au XV^e siècle* (2009), Patrick Boucheron rappelle la rocambolesque aventure d'une girafe plongée au cœur de la première mondialisation : « L'épisode de la girafe est restée emblématique des expéditions maritimes, et en particulier des relations entre la Chine et l'Afrique. En effet, la girafe offerte à la Chine par le souverain du Bengale Sayf ud-din lui avait au préalable été donnée en cadeau par des envoyés musulmans d'Afrique. L'événement eut un grand retentissement à Nankin, car la girafe fut prise pour une licorne, animal qui dans l'imaginaire chinois était le symbole par excellence du bon gouvernement. Les fonctionnaires envoyèrent des mémoires de félicitations à l'empereur, qui vint en personne à la porte du Palais pour recevoir ce cadeau extraordinaire et qui ordonna qu'on peigne l'animal et compose des poèmes célébrant ce bon augure. En 1415, des émissaires de Malindi (Kenya) firent à leur tour présent d'une girafe à Yongle. C'est pour raccompagner ces émissaires chez eux que fut lancée la cinquième expédition, la première à gagner l'Afrique. D'autres girafes furent offertes en 1419 par Aden, en 1433 par Tianfang (La Mecque) et en 1438 à nouveau par le Bengale ».

Expéditions et exotismes forment le socle de ce que deviendront plus tard les formes multiples des safaris africains et plus généralement le tourisme international. L'impérialisme et le colonialisme passeront par là aussi. Depuis la fin de la seconde partie du XX^e siècle, leur prolongement à l'ère fragile des démocraties se fera autour de l'aventure humanitaire et du tourisme durable, tous les deux proposant une stratégie d'ingérence « douce » dans l'univers social et l'économie libérée des autres peuples et cultures. Mais la quête d'universalité n'est pas sans danger comme nous le rappellent, tel un effet boomerang plutôt glacial, les salafistes et les fascistes pareillement assoiffés d'identités meurtrières.

Quant au « tourisme durable », il est un bel oxymore, pratique pour tous, car il permet d'un côté aux industriels du voyage de faire plus d'affaires et de miser sur un nouveau marché, et d'un autre côté aux consommateurs de circuits touristiques d'avoir bonne conscience en photographiant des girafes sous protection ou lorsqu'ils sont assis à l'arrière d'un bus « non polluant » qu'on leur a vendu comme un modèle écologique. Cette douce chimère, qui vire parfois à la franche escroquerie, n'est pas prête de s'arrêter, à l'heure où le tourisme dit humanitaire commence à grignoter des parts de marché dans le voyage organisé, tenté par l'aide au développement durant les vacances sur fond de voyeurisme béat.

Le tourisme durable est donc un tourisme comme les autres avec en outre la bonne conscience et quelques belles actions bien ciblées et visibles, ici ou là, à son profit (en général avec un marketing ciselé à la mesure des événements proposés et/ou sponsorisés). Le tourisme du rabais c'est le tourisme qui s'engouffre dans les niches opportunistes de l'époque. Un tourisme du plus offrant.

Et les trois domaines qui aujourd'hui sont en vogue, et demain davantage encore (car les guerres, les catastrophes, le terrorisme n'empêchent plus les consommateurs de vacances à prendre le soleil ; la violence on s'y habitue, et les congés payés c'est sacré !) sont : le tourisme des seniors (surtout pour les Occidentaux, Japonais compris), le tourisme de shopping (surtout pour les visiteurs des pays dits émergents, Chine, Inde, Russie, Brésil, et Malaisie, Corée du Sud, Mexique, etc.), et le tourisme de luxe (les nouveaux riches et les voyageurs fortunés de partout).

Quant au « terroir-caisse » déjà évoqué précédemment — notamment par le biais du patrimoine et du tourisme — il garantit la rentabilisation économique et politique du territoire par le biais du management et des bonnes affaires à la clé de ce que les dirigeants locaux osent parfois appeler le « développement durable ».

Déjà à la fin des années 1980, les conseillers en communication n'étant pas encore totalement les nouveaux maîtres à penser, je me souviens avoir vu et lu sur un mur parisien ce tag on ne peut plus explicite d'une époque, celle des années dites « Tapie » et des gagnants décomplexés : « Je plaque ma communauté et je fonde ma société ». On dirait un résumé de l'histoire du quotidien Libération, journal de gauche et de Sartre devenu celui de la pensée dominante et de Rothschild. De l'utopie on est passé au réalisme, et du libertaire au libéral. Le mot d'ordre à l'issue de cette époque de tous les reniements, en plein apogée de la galaxie Mitterrand, était (et reste jusqu'à nos jours) : « je rallie le système ». Aujourd'hui, la « communauté » — elle aussi passée de l'esprit libertaire à la raison libérale — renvoie au refuge hors du système pour justement s'en préserver, mais rarement pour le combattre. Fuir n'est pas nuire !

Contre la connexion permanente, il faut réapprendre à se connecter à l'essentiel, en avançant doucement, mais sûrement. La mobilité douce pour ne pas foncer dans le mur : « La vie, c'est comme une bicyclette, il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre », estimait le scientifique nobélisé et fervent cycliste Albert Einstein. Cette citation n'a pas eu l'effet d'une bombe, elle remet pourtant le mouvement sur le droit chemin. Celui de la raison, souvent dépassée par la passion.

Aujourd'hui, les chemins sont de traverse et empruntent les voies du bonheur bien rivées dans les rails de l'industrie du bien-être qui elle-même s'appuie sur les théories, crédibles ou fumeuses, du développement personnel. De l'engouement des « bars à sieste » en ville après le boulot aux virées « bio & yoga » le temps d'un week-end à la campagne, en passant par le « *slow sex* », désormais presque autant prisé que les traditionnels « *slow food* » et « *slow travel* », déjà durablement installés dans les pratiques des loisirs des Européens, l'urgence de ralentir est devenue une évidence et même une exigence. Améliorer notre qualité de vie et lui consacrer plus de temps est un but pour la majorité de nos contemporains. C'est aussi un nouveau marché, prometteur et rentable, parfois discutable. L'éloge de la lenteur reste l'antidote le plus souhaitable pour contrer les actions et distractions qui sont trop souvent régies sur un mode hyperactif, générateur de stress, de fatigue autant physique que psychique.

Les amis des bistrot, lieux classiques de sociabilité, ont été complétés et souvent remplacés par les amis des réseaux dits sociaux. On avait des amis en chair et en os, maintenant on fréquente des amis virtuels (dans la misère ou dans l'embarras, pas sûr que vos amis connectés vous seront d'un grand secours). On les avait en face de nous maintenant on les a sur Facebook.

Demain, la croyance au numérique développera la dépendance : au-delà du réel, les avatars férus de nouvelles spiritualités et de plateformes financières, les charlatans pas si nets et les geeks diplômés en management étendront leur toile avec un gourou renommé *Gangrène.com* ou *Faithbook pour tous*. Les contrevenants seront contraints de revenir au Minitel et aux écrans noir et blanc, sauf s'ils acceptent un abonnement ! L'effronté qui refusera de partager ses données et l'esprit de la communauté sera manu-militari exclu du Nouveau Monde parfait et illico-presto interdit de wifi. La patience sera une tare dans cet univers dédié à la vitesse et au zapping, aux codes secrets et à la surveillance généralisée.

L'obsession de vouloir/devoir appartenir à une communauté est inquiétante et pas exempte de dérive sectaire : cela est vrai pour des geeks de Paris comme pour des alpinistes des Alpes ou des bergers des Pyrénées. Personne n'est à l'abri. Mais l'autonomie offre un répit, voire une issue de secours sinon de secours. À défaut de retrouver le bon sens dans nos actes, il faudra retourner sur les bancs d'une étrange école buissonnière de rééducation. Il existe déjà des formations — payantes évidemment — pour réapprendre à se rendre injoignable ! Déconnecter relève de l'épreuve, douloureuse, à l'image de la toxicomanie. Les accros de la connexion auront droit à leur cure de désintoxication.

Peut-être réapprendront-ils à marcher en silence dans une forêt de vert et non plus de verre, au cœur d'une jungle qui ne serait pas bétonnée ni urbaine. Pour beaucoup de dépendants et drogués à la technologie, éteindre leur téléphone est plus difficile qu'acheter le dernier iPhone. Cette cyberdépendance est la confirmation qu'il est urgent de se (re)connecter au monde réel, ce qui passe par éteindre certaines lumières pour mieux en rallumer d'autres. Une révolution donc.

De la tablette au livre, de l'écran à la feuille, le tout-numérique n'empêche pas le papier de survivre et surtout de se réinventer. Alors que certaines revues disparaissent par manque de soutiens et d'engagement citoyen (comme *Altermondes* par exemple ; la revue *Silence* perdure, mais est en sursis ; dans un autre genre, on peut mentionner les deux revues *6 Mois* et *XXI*, qui survivent plutôt bien dans un climat très dur pour la presse), d'autres publications récentes tournent autour du voyage et de ses vertus bienfaitrices. Elles sont à l'image de notre société qui se cherche de nouveaux élans, illustrent le renouveau générationnel en train de s'opérer, avec de belles et sincères initiatives, mais aussi des vieilles recettes puisées dans les arcanes parfois douteuses dudit « développement personnel ».

Toutes ces revues/magazines sont intéressantes, mais souffrent de limites à force de vouloir fédérer et rassembler tout le monde, lecteurs de tous bords et sponsors de tout ordre. Citons-en ici trois parmi beaucoup d'autres : *Kaizen* (alternatives citoyennes et développement durable), *Ultreia* (philosophie, voyage, spiritualités) et *QOA* (le voyage utile). Toutes les trois, chacune avec leur orientation propre, surfent sur la mode du voyage, du bien-être — rarement un numéro sans un article sur le bonheur — et sur les expériences alternatives, positives et réussies.

L'optimisme revient à la mode, car il est salubre et il fait vendre. On reste néanmoins un peu dubitatif quant à l'apologie de la frugalité de la part des bobos aisés... Ces revues et d'autres ne sont pas à l'abri des nouveaux gourous de la « pensée positive », avec leurs philosophes de salon, avec ou sans chemise blanche, leurs « coachs de vie » soi-disant apolitiques, mais à forte teneur spirituelle, alliant parfois le meilleur et souvent le pire. Difficile cependant de séparer le bon grain de l'ivraie.

Dans ce contexte, il est toujours conseillé de revenir à la presse « traditionnelle » lorsqu'elle parvient à rester indépendante, ce qui devient de plus en plus rare et donc précieux, par exemple l'hebdomadaire *Politis* ou le mensuel *Le Monde diplomatique*. D'autres revues, plus jeunes et plus indépendantes, comme *Vies de Quetzal* par exemple, émanent de collectifs et de jeunes journalistes, chercheurs et photographes, et essaient de renouveler le genre en ancrant la révolution numérique et l'actualité politique au cœur même du voyage.

L'avenir appartient à celles et à ceux non pas qui se lèvent tôt, mais se réveillent en bonne forme. Dans *L'avènement du monde* (2013), le géographe Michel Lussault lâche ce propos très lucide sur notre époque : « Ceux qui peuvent faire de leur instabilité un capital productif l'emportent ». En effet, celles et ceux qui aujourd'hui sont capables de s'adapter à des lieux différents, à des personnes différentes et surtout à des situations différentes, seront demain les plus forts. Et les plus libres.

Photographie 11. Maroc, Zagora, 1986



Source : Franck Michel

9. Les patrimoines en délire, fixés et confisqués

En France, le patrimoine est devenu la nouvelle poule aux œufs d'or pour une économie exsangue qui n'a plus que ses fastes vestiges, ses belles expos, ses musées célèbres, ses manifestations sportives et musicales, ses fêtes et traditions culturelles, le tout bien évidemment encadré par sa puissante industrie touristique, pour tenter de redresser la barre et afficher une bonne image à l'international. La mise en patrimoine des régions françaises sur fond de bonnes affaires et d'aménagement des territoires interroge la notion même de patrimoine.

Dans le cas d'un site culturel, celui-ci ne vaut plus grand-chose pour sa valeur culturelle universelle, mais presque uniquement parce qu'il soutient des investissements économiques, un marché d'emplois potentiel et un rentable développement touristique à la clé.

En dehors de ces « règles » où le management dicte sa loi, le patrimoine n'intéresse guère de monde, l'intérêt du site et l'importance culturelle initiale étant pour leurs parts relayés en fin de liste. Un site patrimonial qui ne rapporte pas d'argent et qui n'attire pas de touristes, l'un n'allant plus sans l'autre, n'a guère d'espoir d'être valorisé convenablement.

Pour les sites naturels préservés, parcs nationaux ou zones placées sous l'égide de l'UNESCO, la situation est identique. Le patrimoine doit d'abord être rentable. La *deep ecology* nord-américaine est aussi passée par là. La gestion du parc Kruger en Afrique du Sud en est un modèle aberrant, et nombre de « hotspots » sont présentement placés sur les mêmes rails idéologiques : les aspects culturels et surtout la présence humaine sont exclus au nom de la sauvegarde et/ou la protection de la nature. Aux États-Unis, dès le XIXe siècle, les sites prestigieux, d'abord de Yellowstone, puis du Yosemite National Park, avaient montré la voie (et les Indiens déjà « invités » à déguerpir sous peine de massacres organisés).

Aujourd'hui, plus d'une cinquantaine de parcs nationaux dans le monde sont régis sur le modèle du parc Kruger. Tout pour la nature, rien pour la culture — sinon sur un mode folklorisé — et les autochtones sont les grands oubliés de cette histoire de conservation, de tourisme et surtout de gros sous. Deux exemples, l'un au Brésil et l'autre au Cameroun, illustrent l'irrespect des sociétés humaines par la mondialisation touristique.

Loin d'être un tourisme durable, mais véritable voyage ayant dérapé vers le sordide, le tourisme « noir » a déjà sévi ces dernières années, un peu partout, et sous diverses coutures (Michel, 2011, 2013 et 2016). Au courant de l'année 2016, il se manifeste aussi au Brésil — alors que le pays est tenté par un autoritarisme qui rappelle les sombres années de la dictature — avec un tourisme anti-mémorial détestable : à une centaine de kilomètres au sud de Rio de Janeiro, Elizabeth Dolson est la « patronne » d'une fazenda, une ancienne plantation de café du nom de Santa Eufrásia, mais elle divertit désormais plus les touristes qu'elle n'exploite son entreprise. Encore que : des « nègres » dociles et asservis ça rapporte toujours gros ! Son credo ? Remonter le fil de l'histoire et servir les touristes par des noirs en quête d'emplois et déguisés en esclaves avec les « costumes » du XIXe siècle. Indécence et abjection garanties. Ce n'est pas un hasard si cette fazenda de la vallée de Paraíba fut autrefois réputée pour son café et surtout pour sa sauvagerie envers les esclaves et son inhumanité tout court. La Dolson qui se rêve en ancienne maîtresse se défend en prétextant ne proposer que du « théâtre » et non pas la réalité...

Insuffisant pour nous rassurer, mais suffisant pour rappeler au monde que la région de Rio a accueilli 60 % des quatre millions d'esclaves africains débarqués au Brésil, faisant de la capitale des JO de 2016 le plus ancien et important port esclavagiste de l'humanité.

Ici, il n'y a aucun travail de mémoire, seulement au programme des visites une vision idyllique de la période esclavagiste mise en scène sous la houlette de Mme Dolson dont les ancêtres négriers seraient sûrement fiers ! Dans ce cadre bucolique, rien n'évoque les souffrances et les horreurs subies par les esclaves, les figurants de l'heure se contentant de servir du café « authentique » et des dîners « aristocratiques » à leurs nouveaux maîtres du moment : blancs néo-négriers et touristes en goguette. Pour la réalité historique, il faudra repasser ! Une plantation esclavagiste transformée en parc d'attractions touristiques, c'est déjà gros, mais embaucher des autochtones contraints de jouer le rôle de leurs éventuels ancêtres suppliciés relève carrément de la perversité nourrie d'un racisme évident. Une dérive, typique du Brésil actuel, voire d'un monde en quête d'ordre absolu qui passe par une réécriture du passé, des passés.

Le voyeurisme fricote avec l'ingérence. Cela est vrai autant pour le secteur de l'humanitaire que pour celui du tourisme, surtout lorsqu'il implique les populations, trop exotiques ou trop gênantes selon les circonstances. À ce titre, le tourisme ethnique est rarement un tourisme éthique, en dépit des allégations mensongères des fabricants de voyages transformés pour l'occasion en charlatans de rencontres culturelles improbables.

Les exemples pullulent — lire sur ce sujet mes ouvrages *Voyages pluriels* (2011) et *Du voyage et des hommes* (2013) — et voici seulement (d)énoncé un exemple récent, concernant les Pygmées Baka au Cameroun, un cas hélas d'école mêlant étroitement la protection de l'environnement et la violation des droits de l'homme, sur fond de pouvoir des ONG et d'ersatz de Françafrique. Résumé de l'affaire, décrite par Laurence Caramel dans les colonnes du quotidien Le Monde, daté du 6 janvier 2017 : accusé par l'OCDE de non-respect des droits de l'homme à l'encontre des populations locales, le WWF, fameuse, mais fumeuse ONG de protection de la nature, est mise en cause pour des violences perpétrées contre les Baka du Cameroun. La plainte déposée auprès des 35 pays de l'OCDE émane de Survival International, une autre ONG, mais qui elle focalise ses actions sur la défense des peuples autochtones et se méfie des mouvements conservacionnistes de la trempe de WWF. Culture vs nature, le débat ne date pas d'hier. En cause dans ce dossier, « les agissements de ses patrouilles anti-braconnage contre les peuples de l'ethnie Baka dans les forêts protégées du sud-est du Cameroun » comme le rapporte Laurence Caramel. Un rapport s'appuyant sur des témoignages de Baka, « dénonce les violences corporelles, les menaces, les humiliations et la destruction des campements subis par ces chasseurs-cueilleurs.

Entre 2001 et 2014, une trentaine de cas ont été documentés, mais des incidents ultérieurs sont également rapportés». On y parle de raids nocturnes orchestrés par les écogrades et les soldats anti-braconnage et de menaces physiques à l'encontre des Pygmées. «Le WWF a joué un rôle central dans la création des trois aires protégées — Lobeke, Boumba Beck et Nkié — dans cette région du sud-est du Cameroun». Et selon Survival International, le fonds mondial pour la nature (WWF) aurait agi sur place sans avoir obtenu «un "accord libre, préalable et informé" des Baka pour la création de ces réserves sur leurs terres ancestrales, comme l'y oblige la déclaration des Nations unies sur les droits des peuples autochtones» (Caramel, 2017).

Les Baka du Cameroun sont entre 40 000 et 70 000 et survivent grâce aux seules ressources de la forêt équatoriale. Chasser, pêcher, collecteur gèrent leur quotidien depuis plusieurs siècles dans ce bassin du Congo : «Le découpage des trois parcs nationaux et l'existence des zones tampons qui les entourent sur plus d'un million d'hectares ont conduit à leur éviction», poursuit la journaliste du Monde. WWF a certes reconnu des exactions, mais minimise l'affaire. Pour Stephen Corry, directeur de l'ONG Survival, c'est en revanche une première victoire pour les autochtones : «Le fait que l'OCDE ait accepté notre plainte est un immense pas en avant pour les peuples vulnérables. Ils pouvaient déjà se saisir de ces lignes directrices pour essayer de faire barrage aux multinationales qui piétinent leurs droits. Ils vont maintenant pouvoir les utiliser pour se protéger des ONG à taille industrielle comme WWF» (cité in Caramel, 2017).

Ici ou ailleurs, qu'il s'agisse donc de nature ou de culture, la mise sous le boisseau tant du patrimoine que du tourisme, deux secteurs économiques parmi les plus rentables en temps de crise, est évidente et dessert les populations les plus concernées : les peuples autochtones. Si l'autochtonie ne va pas de soi, il en est de même de l'authenticité, terme galvaudé, qui ne subsiste qu'en étant soit l'expression d'un faux soit celle d'un leurre.

Jared Diamond (2006) préfère utiliser l'expression « sociétés transitionnelles » à celle de « sociétés traditionnelles », trop marquée à ses yeux, comme aux miens, par le sceau de l'histoire, de la colonisation, de l'opposition « froide/chaude » ou « tradition/modernité », et surtout par une vision trop ancienne et figée dans l'espace-temps, avec en arrière-plan le fantasme de l'immuabilité desdits « peuples premiers » (pour ne plus dire « primitifs »). Le tourisme et le patrimoine doivent veiller, autant chez les Papous que chez les Corses, à ne pas verser dans la caricature culturelle ni dans l'instrumentalisation politique, à des fins folkloriques ou économiques.

Du labeur au loisir, notre société a franchi une première étape (par exemple, l'ancienne usine Citroën a bien été transformée en parc), mais beaucoup reste à imaginer puis à entreprendre. On sait que cela prendra du temps, autant commencer de suite : déjà en 1516, avec *Utopia*, Thomas More avait ainsi lancé l'idée d'un revenu universel, le débat certes se poursuit et ressurgit à la faveur des crises, mais trop lentement. L'extension du malaise de notre civilisation devrait accélérer la prise de conscience.

Photographie 12. Cuba, Pinar del Rio, 1996



Source : Franck Michel

10. Des voix d'ailleurs pour d'autres voies possibles

L'autonomadie représente sûrement une nouvelle utopie concrète pour des voyageurs libres. Bien déconstruire pour mieux reconstruire. Nos pensées, nos actions, nos pensées en action. Changer notre regard sur les mobilités, en acceptant une bonne fois pour toutes que les migrations ne constituent pas une menace, mais une chance.

Elles fécondent nos sociétés vieillissantes et enrichissent de leur apport — non seulement en main-d'œuvre spécialisée ou bon marché, mais aussi dans tous les domaines de la culture, de la musique au sport ou à la gastronomie, en passant par le cinéma, la littérature, etc. — une Europe figée dans son passé, incapable de faire le pari de l'avenir.

En mêlant courage et sagesse, nous devons réapprendre à oser, à refuser, à bouleverser. Qu'il s'agisse de la question des migrants, de la culture ou du travail, on ne peut plus évacuer le politique — comme le font encore trop de jeunes dans un vieux continent... trop continent justement. Tempéré à l'excès au point de ne plus faire rêver.

C'est le prix de la démocratie parlementaire combinée à la paix durable. Cela fut louable pour un demi-siècle post-totalitaire, mais aujourd'hui cela ne suffit plus.

Le salut viendra des marges de la finance et des grands de ce monde. Les « petits » pays, riches de leur humilité, constituent des niches de refondation d'une autre démocratie, en gestation et balbutiante, dont les fondations ne reposeront plus ni sur la force ni sur le communautarisme, mais plutôt sur des actions concrètes, locales et ciblées, par et pour les citoyens avant tout. Ces citoyens, acteurs de leur propre changement, seront de ce fait concernés par la vie politique et pourront renouer avec des formes nouvelles de vivre et de faire ensemble.

Certains de ces pays «secondaires», aux climats plutôt rugueux et aux reliefs accidentés, s'avèrent peut-être propices à la sagesse, à la sobriété, faisant preuve de plus de courage politique et de mesures sociales, éducatives ou écologiques plus innovantes. Aucun n'est parfait — la perfection n'est pas de ce monde —, mais ils explorent de nouvelles pistes de gouvernance, d'autres voies sociétales. Citons simplement huit pays dont les situations devraient nous inspirer, ou au moins nous intéresser plus que le petit, mais puissant Qatar du PSG, le grand Disneyland et son chef Donald, le pays de l'or noir et de la fièvre verte qu'est l'Arabie Saoudite ou encore la grande Russie du néo-tsar Poutine : la Finlande, l'Islande, le Danemark, l'Uruguay, le Bhoutan, le Canada, le Costa Rica. La liste n'est pas exhaustive, seulement indicative. Elle nous signale que des pays du même monde que nous tentent d'instaurer d'autres pratiques et modèles de société.

En fonction des pays, on glanera des idées sur la démocratie participative, l'écologie politique, l'accueil des réfugiés, la place des femmes, le service civique, le pacifisme, l'audace de réformes radicales (Uruguay), le bonheur national brut (Bhoutan), ou encore l'idée du « *hygge* » (bien-être) expérimentée au Danemark qui n'est pas que le pays de la flexisécurité !

Dans un monde où la révolution n'est plus politique, mais numérique, il est important d'aller chercher des solutions au-delà de nos écrans, et utiliser tous les réseaux, sociaux ou non, pour ressortir dans la rue. Pour se parler, pour échanger, agir, se réapproprier nos vies. Le jeu en vaut la chandelle. Et comme le disait l'ex-président uruguayen, révolutionnaire aguerri et néanmoins démocrate, José Mujica : « Les seuls vaincus sont ceux qui cessent de lutter ».

Dans ces huit pays, comme en de multiples régions du globe, y compris en France, des citoyens engagés prônent (encore) un meilleur vivre-ensemble, proposent des solutions alternatives, courageuses, innovantes, écologiques, toujours connectées avec le réel qui nous entoure, parfois philosophico-spirituelles. Il demeure que dans ces contrées préservées ne dominent ni la haine de l'autre, ni la prédation capitaliste, ni la puissance militaire.

La priorité se résume en deux mots : le proche et le prochain. Sur ces territoires d'utopies réalisées ou en cours règne un mieux-vivre susceptible de renouer avec les valeurs cardinales de l'essence démocratique.

Un exemple : ces huit pays cités, dans leur majorité, n'envoient ni des bombes sur les populations musulmanes d'Afrique et du Moyen-Orient ni des contingents de jeunes radicalisés faire les quatre-cents coups du djihad loin de chez eux pour redonner un sens à leur vie misérable.

Photographie 13. Chili, Valparaiso, 2014



Source : Franck Michel

En guise de conclusion : l'autonomadie et l'utopie au cœur du voyage

Le concept d'autonomadie se déniche dans ces pays plus que d'autres, mais il irrigue surtout les personnes de partout qui s'investissent et se battent pour la construction d'un autre monde. Ces huit pays pourraient devenir aussi des destinations pour tous les autonomades en herbe, voyageurs soucieux d'aller puiser les bonnes idées d'ailleurs pour les reprendre à leur compte et les réadapter ensuite à leurs propres territoires.

Il n'y a pas de remèdes, seulement des pistes ; pas de guérison en vue, uniquement de l'exploration.

Visiter ces lieux, parmi d'autres sites classés hors des sentiers battus de l'industrie du tourisme, c'est insuffler un nouvel esprit nomade, s'inspirer pour avancer, respirer pour revivre autrement, le tout pour espérer à nouveau.

Ce besoin d'utopies renvoie à l'autonomadie, du passif on passe à l'actif, du verre à moitié vide à celui à moitié plein, surtout on enrave la machine à perdre, en cessant d'attendre et en relevant les manches. Toujours pour la joie de vivre et jamais pour celle de gagner du fric.

Le voyage reste le terrain d'expérimentation par excellence de l'utopie. Partir c'est renâtrer autrement, se rendre autre part, et in fine refonder autre chose. Réinsuffler de l'utopie dans nos pérégrinations revient également à explorer de nouvelles frontières du voyage, celles qu'on occulte, celles qui font peur, celles aussi qui déplaisent aux industriels du tourisme organisé puisqu'elles ne finissent pas dans leurs poches (Michel, 2009 et 2016).

Il est essentiel d'être dans l'expérience, car le vécu est source de compréhension du monde puis d'amélioration de nos conditions d'existence. « *Learning by doing* » devise-t-on justement, non ? « Qui ne risque rien n'a rien », dit-on aussi.

Celui qui risque vivra plus. Et il est également important d'oser risquer de se tromper dans un monde dans lequel il est devenu impossible, sauf à verser dans la démagogie ou l'usurpation, de se projeter dans le futur.

Mais l'autonomadie, elle, toujours rebelle, est bel et bien devant nous. Elle sert de pense-bête et d'antidote pour éviter à la fois la résignation, la colère improductive et l'idéologie télévisuelle dominante. L'autonomadie c'est préférer jouer le rôle du berger qu'être à la place du mouton.

L'autonomadie, c'est l'utopie concrète de demain. Mais on peut pratiquer dès aujourd'hui.

Photographie 14. L'utopie n'a de sens que dans le respect mutuel de tous les êtres et de toutes les différences, comme ici illustrée sur un mur de Castro, principale ville de l'île de Chiloé, au Chili, 2014



Source : Franck Michel

Bibliographie

- Anguissola, A. B. (2011). *Ombres de l'Utopie. Essais sur les voyages imaginaires du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion.
- Bauman, Z. (1999). *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette.
- Bloch, E. (1976-1991). *Le Principe Espérance*, 3 vol., Paris, Gallimard.
- Boucheron, P. (2009). *Histoire du monde au XV^e siècle*, Paris, Fayard.
- Bregman, R. (2017). *Utopies réalistes*, Paris, Seuil, 2017.
- Caramel, L. (2017). « Le WWF accusé de "violation des droits de l'homme" au Cameroun », Paris, *Le Monde*, 6 janvier 2017.
- Christin, R. (2008). *Manuel de l'antitourisme*, Lyon, Yago, 2008.
- Cristian (2007). *Attitude nomade*, manuscrit à compte d'auteur, 2007.
- Deleuze, G. et F. Guattari (1980). *Milles Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.
- Diamond, J. (2006). *Effondrement*, Paris, Gallimard.
- Dumont, R (1973). *L'Utopie ou la mort*, Paris, Seuil.
- Fremaux, I et J. Jordan (2011). *Les sentiers de l'Utopie*, Paris, La Découverte.
- Gary, R. (1973). *Charge d'âme*, Paris, Gallimard.
- Gorz, A. (1977). *Écologie et liberté*, Paris, Galilée.
- Gramsci, A. (1978-1992). *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard.
- Grangé, J.-C. (2008). *Miserere*, Paris, Albin Michel.
- Harari Y. N. (2017). *Homo Deus*, Paris, Albin Michel.
- Laborit, H. (1985). *Éloge de la fuite*, Paris, Gallimard.
- Lafférière, D. (2009). *L'énigme du retour*, Paris, Le Livre de poche.
- Lévy, J. et M. Lussault (2003). *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- Lussault, M. (2013). *L'avènement du monde*, Paris, Seuil.
- Michel, F. (2009). *Routes, éloge de l'autonomadie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- Michaux, H. (1967). *Un barbare en Asie*, Paris, Gallimard.
- Michel, F. (2011). *Voyages pluriels. Échanges et mélanges*, Annecy, Livres du Monde.
- Michel, F. (2013). *Du voyage et des hommes. Désirs d'Ailleurs Revisited*, Annecy, Livres du Monde.
- Michel, F. (2016). *Le voyage à la croisée des routes*, Paris, L'Harmattan.
- Michel, F. (2017). *Manifeste pour l'autonomadie*, Annecy, Livres du Monde.
- More, T. (1516). *L'Utopie*, Bruxelles, Aden, réédition 2016.
- Ordine N. (2013). *L'Utilité de l'inutile*, Paris, Les Belles Lettres.
- Orwell, G. (1945). *La ferme des animaux*, Paris, Gallimard, réédition 1984.
- Otto, R. (1917). *Le sacré*, Paris, Payot, réédition 1995.
- Paquot T. (2014). *Le voyage contre le tourisme*, Paris, Eterotopia.
- Toulouse-la-Rose. (2008). *Pensées, donc*, Paris, Sens & Tonka.
- Wilde, O. (1891). *L'âme de l'homme sous le socialisme*, Paris, Mille et une nuits, rééd. 2013.

Franck Michel

La croisée des routes & Laboratoire PACTE, Université de Grenoble, Chercheur associé, Anthropologue,
deroutesetdetours@gmail.com